

La vallée de Mexicali :

Un satellite agricole de la Californie?*

Michel PORTAIS**

INTRODUCTION

Entre le Mexique et les États-Unis, la frontière Nord-Sud passe à travers montagnes et déserts, suit le rio Bravo, et sépare des ensembles urbains comme San Diego — Tijuana ou El Paso — Ciudad Juárez. Elle passe aussi à travers champs, divisant par exemple en deux parties presque égales l'un des plus grands et des plus productifs domaines d'irrigation du continent américain : la plaine ou « vallée » de Mexicali, où se forme le delta du Colorado, et son prolongement américain, *Imperial Valley*.

Deux cent mille hectares irrigués au nord de la ligne frontière, un peu plus de deux cent mille au sud. Le même climat aride, pratiquement le même milieu, le même grand système d'irrigation, du moins à l'origine, alimenté par le rio Colorado, et une population qui, elle aussi, tend à s'uniformiser. Le dernier recensement américain, en 1990, a confirmé qu'environ 70 % de la population du Comté d'*Imperial Valley* était d'origine mexicaine. Encore ce chiffre, très approximatif, n'inclut-il pas les *indocumentados* et les migrants quotidiens qui sont environ 20 000 à passer chaque jour de Mexicali à Calexico, parmi les 80 000 passages quotidiens enregistrés au poste frontière. Ces deux villes sont nées avec le siècle. Leurs noms sont des mots-valises formés à partir de *Mexique*, ou de *Mexico*, et de

* Cet article a été rédigé dans le cadre de la convention entre le Colegio de la Frontera Norte, dirigé par le Docteur J. Bustamante, et l'Orstom.

** Géographe Orstom, mission Orstom Mexico Homero 1804-1002, 11510 Mexico, Mexique.

Californie... À Calexico même, 97 % des enfants qui s'inscrivent au jardin d'enfants sont de langue maternelle espagnole et toutes les écoles y sont désormais bilingues (1).

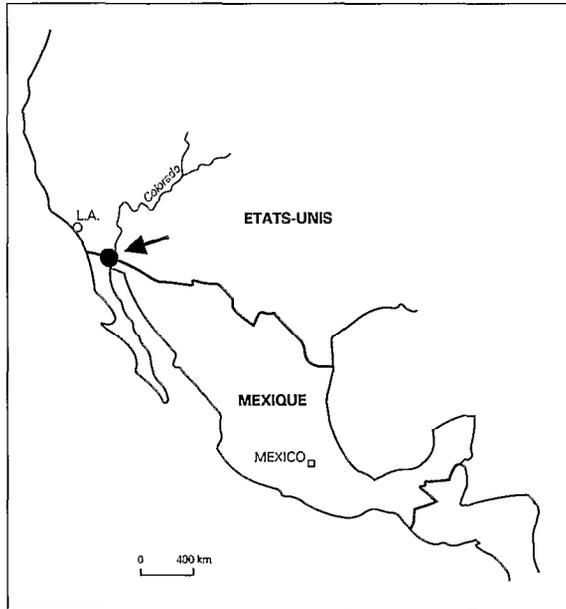


FIG. 1. — Localisation de la vallée de Mexicali.

Depuis 1933, du côté mexicain, une zone franche frontalière a facilité la porosité de la ligne frontière. Les lois sur l'immigration des *braceros*, ouvriers agricoles mexicains, ont cherché à protéger les États-Unis de ce qui devenait une paisible reconquête des terres mexicaines annexées en 1848 lors du traité de Guadalupe-Hidalgo. La zone franche a anticipé ce que doit réaliser, sur l'ensemble du continent nord-américain, le Traité de libre commerce actuellement en gestation entre le Canada, les États-Unis et le Mexique. Pourtant, cette ligne frontière, séparant le Nord et le Sud, n'a rien d'imaginaire, le satellite Landsat, qui ne donne pourtant pas dans le détail, a transmis des images qui permettent de l'identifier au premier coup d'œil (fig. 2).

(1) Ayala (R.), directeur de l'Institut of Border Studies, de San Diego State University, remarque qu'il y a quinze ans, tous les membres élus du district scolaire de Calexico étaient anglo-saxons. aujourd'hui, ce sont des *chicanos*.

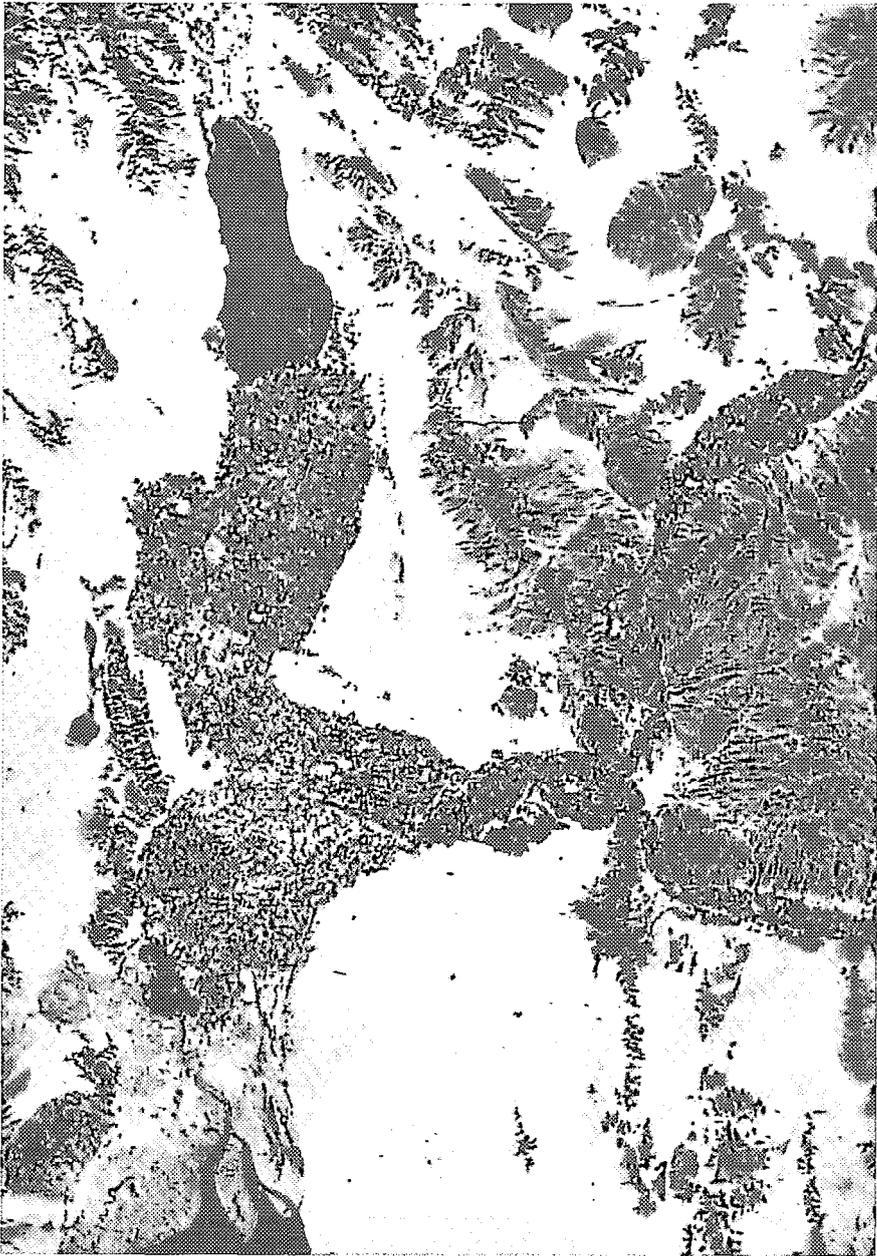


FIG. 2. — Image Landsat de la zone frontalière; au nord, la tache noire correspond au *mar salton*; la frontière se distingue nettement entre les deux parties, nord et sud, de la zone irriguée; au sud, la mer de Cortes (golfe de Californie).

Dans le cadre de notre réflexion sur l'organisation de l'espace (ANTHEAUME *et al.*, 1987; PORTAIS, 1989), un phénomène a attiré notre attention sur cette région : des entrepreneurs américains, depuis quelques années, franchissent la frontière, proposent aux paysans mexicains crédits, semences, machines, techniques de culture, récoltes et commercialisation de leurs produits, des légumes pour l'essentiel, autrement dit la quasi-totalité du processus agricole moins la terre, l'eau et la main-d'œuvre, contre une rente annuelle de 10000 dollars pour une superficie de 20 hectares, qui est à peu près celle des parcelles *ejidales* de cette région. Le paysan mexicain refuse rarement une telle offre qui fait de lui un quasi-rentier et lui laisse le loisir de placer son argent, au nord bien souvent, d'investir dans un commerce ou dans l'immobilier, et fréquemment de s'employer comme ouvrier agricole sur ses propres terres.

Cette pratique était déjà courante dans les districts irrigués du Sinaloa et du Sonora, notamment avec les producteurs de tomates. Dans le cas de ces régions, la différence de climat induit un décalage profitable dans le calendrier de l'offre de légumes par rapport à la Californie. Ce n'est pas le cas pour la vallée de Mexicali, dont les périodes de production sont pratiquement en phase avec celles des États-Unis.

Mais l'étrangeté de ce contrat appelé localement « *maquiladora* agricole », par analogie avec le processus industriel des usines de montage de matériel introduit en franchise (2), ne s'arrête pas là. Le gouvernement mexicain pratique depuis longtemps des aides à l'agriculture, en particulier, dans cette région, par la prise en charge des réseaux d'irrigation. L'eau, du côté mexicain, est vendue aux agriculteurs six fois moins chère que du côté américain (3). Le gouvernement mexicain subventionne, ainsi, entre 25000 et 40000 hectares (BUSTAMANTE, 1990) de terres irriguées à hauts rendements, destinées à produire des légumes qui, pour plus de 90 %, sont vendus sur les marchés urbains californiens. Un rapide calcul donne ainsi, pour un kilogramme d'asperges un cadeau de 0,22 francs de l'État mexicain à la production (4). Cette anomalie, due au voisinage de deux logiques différentes en matière de politique de gestion des

- (2) La *maquila*, en castillan, c'est la portion de farine que retient le meunier pour paiement de son service. Une *maquiladora*, c'est une usine d'assemblage jouissant du libre accès, hors douane, à des matières premières venant le plus souvent de l'étranger.
- (3) 4,64 pesos le mètre cube côté mexicain, 28,8 pesos le mètre cube côté américain en 1991. L'eau de puits est facturée 13,8 pesos le mètre cube, côté mexicain.
- (4) L'asperge requiert 14000 mètres cubes d'eau d'irrigation par hectare et la différence du prix de l'eau est de 24,16 pesos par mètre cube. Le rendement moyen de l'asperge est de 3 t.ha⁻¹, cela représente donc une différence de 113 pesos le kilogramme, soit 22 centimes de franc français au cours de septembre 1991.

ressources territoriales, est immédiatement exploitée par les acteurs locaux.

La multiplication des phénomènes transfrontaliers, les échanges de plus en plus importants, l'unité de peuplement qui se manifeste peu à peu dans cette région, ne doivent donc pas occulter les disparités d'organisation de l'espace de part et d'autre de la frontière. La capacité des agents économiques, principalement américains, à profiter des différences qu'elle génère, nous amène à retracer l'histoire de la colonisation de ces plaines de la région du delta du Colorado, qui date de moins d'un siècle, à travers la grille de deux logiques complémentaires de l'organisation de l'espace : la logique des espaces territoriaux et celle des espaces réticulaires (5). Cette lecture devrait nous aider à mieux saisir le sens des changements très rapides qui surviennent actuellement.

Allons-nous, avec l'intégration du Mexique dans le grand marché nord-américain, vers la constitution d'un espace totalement éclaté, sans cohésion régionale, où les principales entreprises économiques et les évolutions culturelles seraient les fruits de forces externes, liées à des réseaux financiers, de décisions et d'informations de toutes sortes, ou, au contraire, assistons-nous à l'émergence d'une entité régionale nouvelle, un grand territoire californien incluant la partie vivante de la Basse-Californie, et notamment la vallée de Mexicali ? Un rappel historique et géographique est indispensable à la saisie des changements présents.

UN DÉSERT, UNE PLAINE, UN GRAND FLEUVE

En 1875, le chemin de fer de Yuma à Los Angeles, le *Southern Pacific Railway* est inauguré. Après avoir franchi le Colorado à Yuma, cité jusque-là célèbre par son pénitencier, la voie ferrée devait traverser la dépression tectonique qui prolonge le golfe de Californie au nord de la frontière mexicaine. Cette dépression est occupée par une plaine désertique que des dunes de sable, à l'est, rendent difficilement franchissable. La voie ferrée fait donc un détour vers le nord pour l'éviter. Mais en préparant ces travaux, les topographes

(5) L'espace réticulaire, celui des réseaux de toutes sortes, résulte du développement des échanges. Il existe des formes traditionnelles de l'espace réticulaire, des formes liées au développement des productions marchandes et de leurs échanges, enfin des formes découlant de la constitution ou du renforcement des pouvoirs politiques financiers, médiatiques etc. Ces réseaux se superposent et déstructurent plus ou moins les organisations territoriales qui garantissent les conditions d'une reproduction autonome à l'intérieur de leurs frontières.

de la *Southern Pacific* ont découvert que la partie basse de cette plaine se trouvait à 70 mètres au-dessous du niveau de la mer (fig. 3), et que l'ensemble de la plaine, à l'exception de la zone dunaire, se trouvait au-dessous du niveau du Colorado à Yuma. Cette plaine est désertique, il y tombe moins de 100 millimètres d'eau par an. À l'est de la grande plaine, autour de Yuma, se trouvait la seule zone alors peuplée. Les indigènes pratiquaient depuis longtemps des cultures de décrue sur les berges du Colorado et du Gila, et, dès la fin du xviii^e siècle, la création d'une mission par les Franciscains avait attiré quelques colons, éleveurs pour la plupart, vite en butte aux populations yumas. C'est en 1896 que Rockwood, un ingénieur, et Chaffey, un investisseur, formèrent une compagnie dont le but était l'irrigation et la colonisation des terres qui furent baptisées du nom attractif d'*Imperial Valley*.

Cependant, les conditions topographiques et l'obstacle de la zone dunaire obligeaient les entrepreneurs américains à faire passer le canal de dérivation du Colorado par le territoire mexicain (fig. 2). De ce côté-ci, Guillermo Andrade avait obtenu du gouvernement de Porfirio Diaz, la concession de 312000 hectares de terres de la plaine deltaïque du Colorado qui allait prendre le nom de vallée de Mexicali. L'ambition d'Andrade et le motif de cette concession étaient, comme pour ses interlocuteurs américains, l'irrigation et la colonisation des terres, mais les moyens financiers et techniques lui faisaient défaut. Il s'allia donc aux Américains pour créer la *Mexican Colorado River Land Company*, qui obtint, sous un nom et des statuts mexicanisés, l'autorisation de faire passer un canal de dérivation sur le territoire national, contre l'engagement de pouvoir utiliser, du côté mexicain, la moitié de son débit total.

On utilisait, en réalité, le lit d'un ancien effluent du Colorado, le rio Alamo, qui était actif durant les périodes de crues du grand fleuve et évacuait alors une partie de ses eaux vers la dépression salée du nord. Celle-ci, asséchée à la fin du xix^e siècle, était occupée par des salines. Inondée en 1905, à la suite des crues facilitées par l'aménagement du rio Alamo, elle allait devenir le *mar Salton*. Recreusé et canalisé, le rio Alamo commença à irriguer la vallée Impériale en 1902. Deux sociétés à capitaux majoritairement américains, se partageaient la responsabilité de la colonisation des terres d'une part, et le creusement et l'entretien du réseau d'irrigation d'autre part. Une troisième société se chargeait de l'égrenage et de la vente du coton, en totalité vers les États-Unis. C'est en effet cette culture qui était, et allait rester jusque dans les années soixante-dix, la principale spéculation agricole de cette région. En réalité, les investisseurs américains ne faisaient guère de distinction entre les deux parties de leur domaine, au nord et au sud de la frontière, qui s'étendait sur

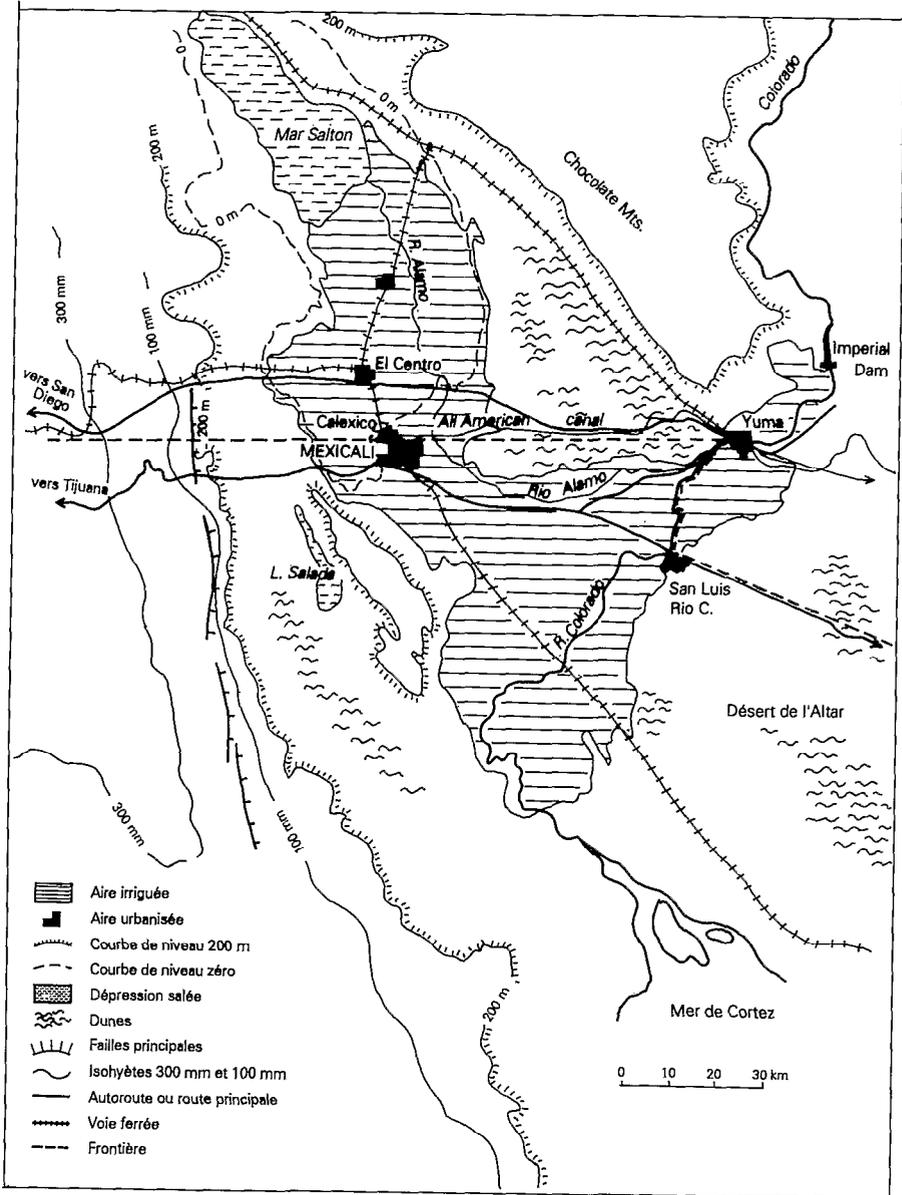


FIG. 3. — Région du bas Colorado; milieu naturel et aménagement.

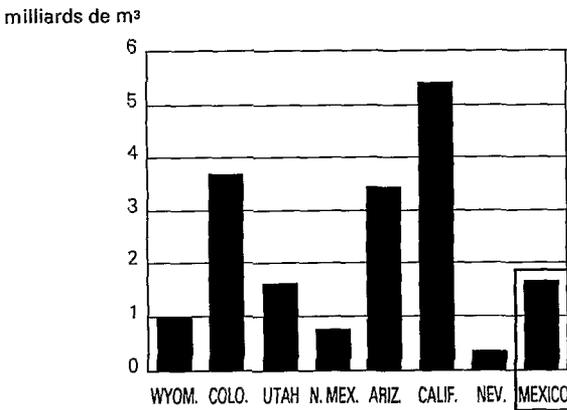
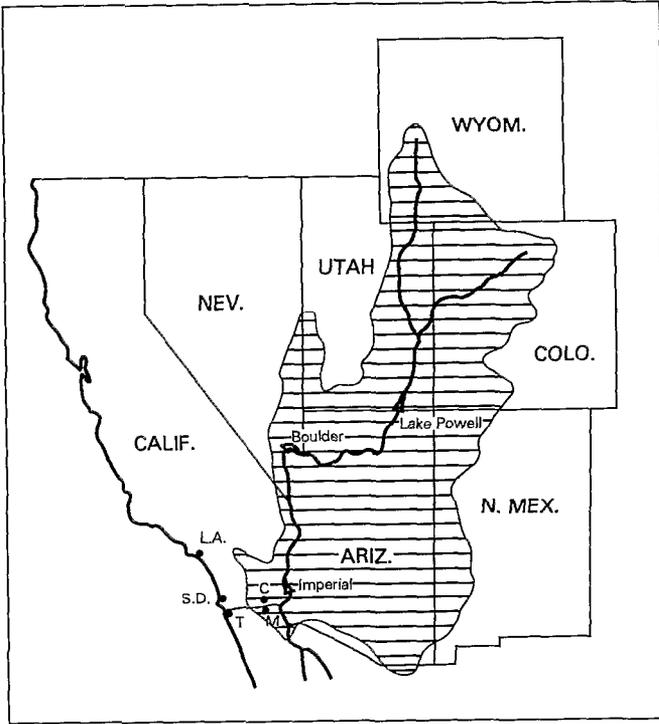


FIG. 4. — Le bassin du Colorado; répartition des ressources en eau entre les différents États des États-Unis et le Mexique.

plus de 400 000 hectares et devenait, selon leurs dires, « la plus grande plantation cotonnière du monde ».

LA VALLÉE DE MEXICALI EST-ELLE MEXICAINE? (1900-1937)

Pour en arriver là, il fallait évidemment attirer de la main-d'œuvre, vers un milieu peu attrayant : la température maximale dépasse quotidiennement 45 °C durant près de trois mois et les hivers connaissent parfois le gel. Le premier recensement de Mexicali en 1904, deux ans après sa fondation, dénombrait 397 habitants. Parmi eux, 60 % d'hommes et seulement 12 étrangers, dont 5 Français (6).

Au cours de cette période de 1900 à 1937, où, au sud de la frontière, la *Colorado River Land Co* reste maîtresse de 90 % des terres, les migrants arrivent selon les flux les plus divers. Du côté américain, la compagnie lance une campagne dans les journaux de Los Angeles pour attirer les frustrés de la « ruée vers l'or ». Au sud, elle cherche à coloniser la terre mexicaine qu'elle exploite sous forme de location par des Chinois. Ceux-ci, recrutés pour la construction des voies ferrées, et pour assurer les récoltes en Californie (ZAZUETA cité par STAMALIS, 1987 : 43) étaient environ 30 000 dans cet État à la fin du XIX^e siècle. À partir de 1882, le Congrès américain cherche à limiter cette vague, allant jusqu'à interdire totalement l'immigration chinoise en 1902 (*Geary Act*). La vallée de Mexicali devient un exutoire pour beaucoup d'entre eux. En 1919, 5 000 agriculteurs chinois étaient installés dans la Vallée; en 1937, ils étaient plus de 7 000, plus nombreux que les Mexicains sur les terres de la *Colorado River Land Co*. Inversement, la place laissée libre par les Chinois en Californie est bientôt comblée par des immigrants... mexicains! Les troubles révolutionnaires, au sud, accroissent l'émigration de paysans dont bien peu s'arrêtent dans la plaine de Mexicali, de mauvaise réputation et séparée du reste du Mexique par le désert de l'Altar. Les flux de migrants se croisent. Ils se modifient à nouveau lors de la grande crise de 1929 où de nombreux Mexicains refluent vers la Basse-Californie et Mexicali en particulier. Les Chinois, commencent alors à abandonner la terre et à se reconvertir dans le commerce qui fleurit à la frontière, à la suite de la prohibition de l'alcool aux États-Unis, entre 1920 et 1933.

Cette première phase d'aménagement et de peuplement est donc caractérisée, en matière d'organisation de l'espace, par des logiques « réticulaires » comme le résume le chorème de la figure 5. On peut

(6) WALTHER MEADE (1991 : 66-77) reproduit la liste de tous les habitants avec leur nom, leur âge, leur sexe, leur nationalité.

le commenter ainsi : l'eau venue des Rocheuses, par un immense fleuve débitant $2200 \text{ m}^3 \cdot \text{s}^{-1}$ en moyenne, est utilisée, à partir de l'arrivée de la voie ferrée, par des investisseurs pionniers, étrangers à la région (7). La région se peuple de colons de la ruée vers l'ouest, de Mexicains du Sinaloa, du Sonora et du Nayarit, passant et repassant la frontière, croisant les Chinois ballottés au gré des lois d'immigration américaines. La culture essentielle, le coton, est elle-même destinée aux grandes industries textiles de la côte est, et tout le processus de son conditionnement et de sa commercialisation sont entre les mains de sociétés américaines.

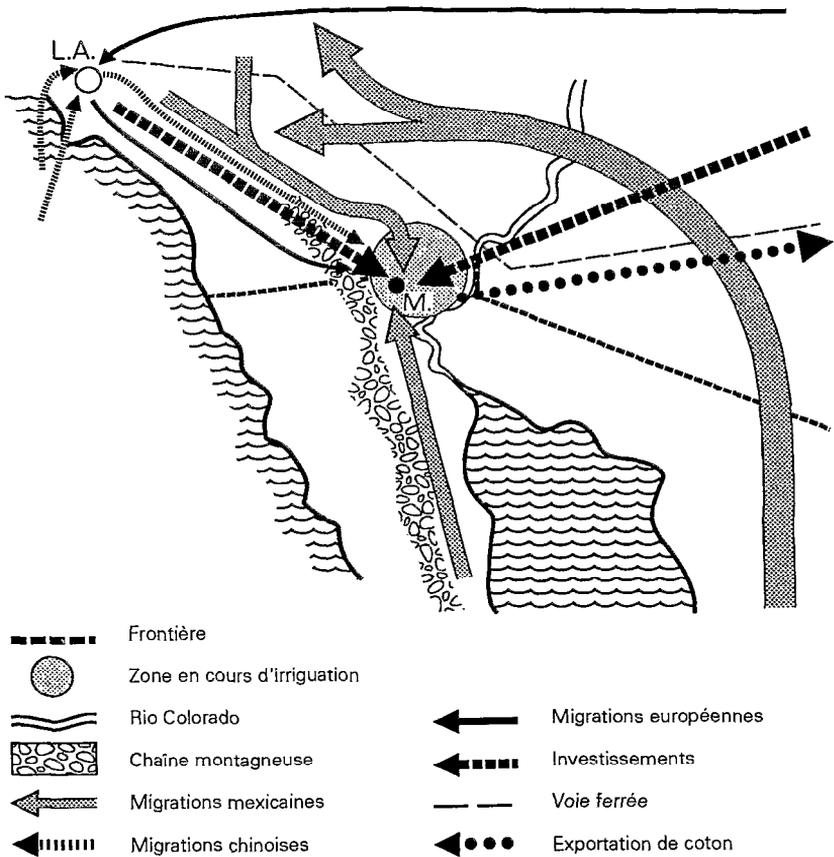


FIG. 5. — Schéma d'organisation de l'espace, phase 1 (1900-1937); les influences de types réticulaires conditionnent l'organisation de l'espace : eau des Rocheuses; voies ferrées; courants migratoires; le coton, culture dominante, exporté vers la côte Est; l'enracinement territorial est à peu près inexistant.

(7) Andrade était originaire du Mexique central et Chaffey était né au Canada.

La domination caricaturale des logiques réticulaires aboutit, pour la plaine de Mexicali, à une emprise presque totale des réseaux de forces centrés sur les États-Unis. Les groupes régionaux sont alors quasi inexistantes dans la vallée et la réalité de l'État mexicain se limite essentiellement à une présence militaire, en Basse-Californie, pour essayer de dissuader les appétits d'annexion de ce territoire par des groupes d'intérêt américains. En 1911, au cours de la première phase révolutionnaire, des bandes anarchistes inspirées par le libéral mexicain Flores Magon mais commandées par des aventuriers de toutes nationalités s'étaient emparées de Tijuana et de Mexicali. L'un de leur chefs, Berthold, déclarait ouvertement que son objectif était d'établir une utopie en Basse-Californie, « *a socialist commonwealth* » (BONIFAZ HERNANDEZ, 1987 : 131-137).

Les tentatives de l'État pour développer un système régional sont dues à deux gouverneurs ambitieux. Le premier fut le colonel Cantú, de 1911 à 1920, qui ouvrit les premiers chemins de Mexicali à Tijuana et de Mexicali à Algodones et fit de Mexicali une commune, puis y transféra le gouvernorat du district nord du territoire de Basse-Californie. Le second fut le général Rodriguez en 1923, qui devint plus tard président de la République et développa les premiers essais de crédit agricole et de coopératives, ces dernières vouées à l'échec. Ces deux gouverneurs furent les premiers à créer des colonies de petits propriétaires agricoles sur les terres de l'ouest de la vallée non appropriées par la *Colorado River Land Co*, mais sur des surfaces encore très limitées.

L'ENRACINEMENT (1937-1982)

Ni la société mexicaine, qui naissait dans la vallée de Mexicali, ni l'État mexicain, ne pouvaient assister, sans réaction, à la constitution sur leur sol d'une entité dont les principaux acteurs étaient étrangers et dont les influences économiques et culturelles étaient profondément contraires à un tempérament, certes prédisposé aux échanges et aux changements, mais gardant ancré en lui un besoin d'enracinement et de liens avec un territoire. Or, ce territoire existait, la vallée de Mexicali est une unité géographique. De ce désert, les hommes avaient fait un milieu de vie très productif. Au-delà du désert de l'Altar et de la mer de Cortes, la révolution mexicaine renvoyait l'écho d'une grande patrie bien réelle, dont les contacts souvent humiliants avec les puissants voisins du nord, venaient pour les populations amplifier la résonance.

À cette première phase, succède donc une longue période où, du côté mexicain principalement, une très forte logique territoriale va dominer les décisions des acteurs. C'est une phase d'aménagement du territoire et d'enracinement. La logique première se réfère alors au territoire national mexicain, elle est le fait de l'État et des gouvernements issus de la Révolution. La logique secondaire, locale, se réfère à l'aménagement de ce qui devient peu à peu une région, la vallée de Mexicali.

On peut donc, pour cette période, construire un nouveau chorème dont les composants sont les suivants : la réforme agraire ; la politique de l'eau ; l'intégration au territoire mexicain ; la politique économique de l'État ; le surgissement de groupes régionaux (fig. 6).

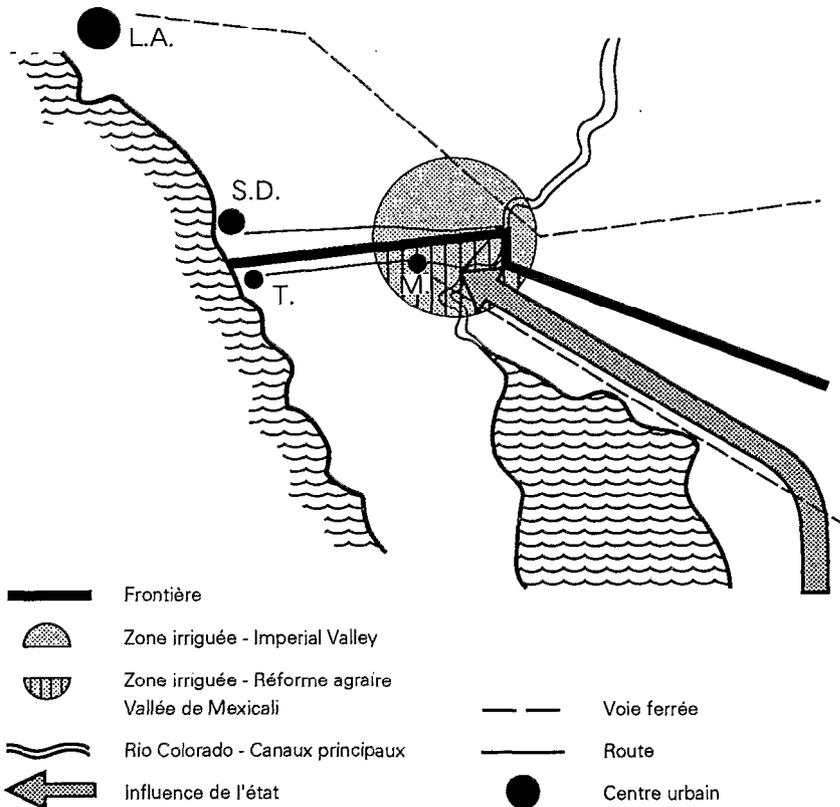


FIG. 6. — Schéma d'organisation de l'espace, phase 2 (1937-1982); les influences territoriales (nationales ou régionales) dominent la nouvelle organisation de l'espace : distribution des terres aux nationaux; politiques nationales de l'eau; renforcement de la frontière; surgissement des groupes économiques régionaux.

L'enracinement commence par l'emprise sur la terre. Nous avons cité les premières décisions qui avaient permis de doter de terres des

colons mexicains. En 1935, ils étaient 1624 petits propriétaires sur 30900 hectares. L'État lance alors un projet de colonisation des terres de la *Colorado River Land Company* non encore occupées. Celle-ci résiste mais un accord est finalement obtenu, la *Colorado* s'engageant à vendre l'essentiel de ses terres à des petits colons en l'espace de vingt ans. Les clauses restrictives étaient telles que la compagnie espérait bien demeurer maîtresse de ses terres pour un temps indéterminé. Mais le mouvement n'était plus contrôlable et l'impatience des paysans locataires de la *Colorado* et des salariés agricoles, qui n'avaient retenu que les promesses d'accession à la propriété, aboutirent à des invasions de terre en 1937. En quelques mois, le gouvernement de Lázaro Cárdenas transforme ce mouvement en une expropriation et une gigantesque répartition des terres sous forme *ejidale*. L'abondance de l'offre de terre provoque alors une ruée de demandeurs dont une grande partie n'avait rien à voir avec l'agriculture locale : commerçants et artisans de Mexicali, mais aussi cousins, parents éloignés que l'on fait ou que l'on tente de faire accourir. À chacun l'on remet des droits sur environ 20 hectares de terres, irriguées ou irrigables, à exploiter. Cela se fait dans un désordre dont les premières victimes sont les anciens locataires de la *Colorado*, à qui l'on remet des droits sur des terres souvent éloignées de celles qu'ils cultivaient jusque-là. À la fin de 1938, 213500 hectares, dont 155600 en terres *ejidales* et le reste en petites propriétés étaient réparties auprès de 12000 exploitants. La superficie des exploitations, légèrement inférieure à 20 hectares, n'a pas changé depuis. Quelques milliers d'hectares, incorporés par la suite au domaine irrigable, furent répartis jusque dans les années soixante, pour aboutir aux chiffres actuels : 13126 exploitants dont 7100 *ejidataires* avec droits d'irrigation, sur 208000 hectares irrigués ; 60 % en terres *ejidales* et le reste en petite propriété privée (SANCHEZ RAMIREZ, 1990 : 101 à 135).

La *Colorado River Land Co* ayant perdu sa raison d'être, peu soutenue par le gouvernement Roosevelt désireux d'entretenir de bonnes relations avec le Mexique, vendit ses actions au gouvernement mexicain en 1945 pour la somme de 10500000 dollars. Le Mexique prenait possession, pour une somme fort modique, de l'un de ses plus beaux districts d'irrigation.

Dans un tel milieu, *la maîtrise de l'eau* est plus importante que celle de la terre. Une société distincte de la *Colorado River Land Co*, la *Sociedad de Irrigación y Terrenos de Baja California*, elle aussi dominée par les capitaux et les techniciens américains, fut chargée des travaux du système d'irrigation, de son entretien et de sa gestion, branche « mexicaine » de l'ensemble chargé de toute la région, des deux côtés de la frontière. Le Mexique avait obtenu, en 1904, le droit à la moitié de l'eau transitant par le canal de dérivation principal. Deux décisions américaines modifièrent le panorama de cette gestion

de l'eau : d'une part la construction du barrage de Boulder, alors le plus grand du monde, chargé de régulariser le débit du fleuve et de produire de l'énergie, il fut mis en eau en 1935 ; ensuite la construction du canal *All American* et, lié à celui-ci, du barrage *Imperial*. Le canal *All American*, mis en service en 1942, longeait la frontière au nord en traversant la zone de dunes, il permettait d'irriguer toute la vallée Impériale en évitant le rio Alamo et le territoire mexicain. Il redonnait aux Américains une totale maîtrise de l'eau. À cette logique territoriale américaine, répondit une logique nationale mexicaine : la violation des termes de l'accord de 1904 sur le partage des eaux, à partir de la mise en service du canal *All American*, fut l'occasion pour le Mexique de demander la convocation d'une conférence internationale qui aboutit, en 1944 au traité international sur les eaux du Colorado. Celui-ci garantit au Mexique un volume de 1850234000 mètres cubes annuels, soit 9 % du débit total du fleuve. Les différents États riverains se partagent le reste, la Californie, avec 30 %, étant la mieux dotée. Des clauses de sauvegarde existent en cas d'étiages ou de hautes eaux anormales, non régularisables par les barrages de l'amont.

Le traité réglait le problème de la quantité des eaux, mais non de leur qualité, aussi, lorsque l'Arizona déversa dans le fleuve des eaux très salées provenant de nappes fossiles, juste en amont de la prise mexicaine, on assista dans les années soixante à des manifestations anti-américaines à Mexicali et à une résolution du Congrès américain très méprisante pour le Mexique. Les problèmes furent résolus lorsque les deux gouvernements eurent de meilleures relations, dans les années soixante-dix.

L'État mexicain, peu à peu, se fit responsable du district d'irrigation, entreprenant par l'intermédiaire des institutions fédérales responsables, tout une série de travaux d'aménagement et d'amélioration, comme le barrage de dérivation de Morelos (1950), le creusement de 630 puits profonds (1955-1958), les travaux de réhabilitation des canaux, des prises d'eau, le nivellement de terrains et le creusement de canaux de drainage. Ces mêmes institutions fixaient les droits sur l'eau et recouvraient les taxes correspondantes, dans un souci de subvention et d'aide à l'agriculture. C'est donc bien une logique territoriale et d'intervention de l'État national qui a prévalu durant toute cette période, des deux côtés de la frontière, dans le domaine essentiel de la maîtrise de l'eau.

L'*intégration* de la vallée au reste du territoire mexicain fut aussi le fait de cette période. Aucun port n'ayant pu être établi à l'embouchure du cours changeant du Colorado, à l'exception de débarcadères utilisés par de petits transports de passagers, c'est le train qui constitua le premier moyen de communication moderne pour désenclaver la

vallée. Dès la création de Calexico, en 1901, celle-ci fut reliée au réseau américain, mais il fallut attendre 1949 pour voir inaugurée la voie de Mexicali au Sonora à travers le désert de l'Altar. Dans les années cinquante, les réseaux routiers et aériens se développèrent pour faciliter l'intégration de la région à Tijuana et au reste du pays, donnant lieu, par la même, à une accélération du mouvement migratoire vers la région frontrière.

La *politique économique* du Mexique, durant toute cette période, et spécialement dans les années soixante et les années soixante-dix, fut tournée vers une plus grande intégration nationale. À la crise du coton, dans les années soixante, fait suite une politique de diversification, par le moyen de prêts agricoles modulés. Le coton ne représente plus que 30 % de surfaces en 1978 et le blé l'a rattrapé. Sorgho, luzerne, *ray-grass*, se développent, de même que l'orge, destiné à la brasserie de Tecate.

Des entreprises locales, petites dans le cas des aliments pour bétail, ou grosses dans le cas de la brasserie de Tecate ou des moulins, achètent une part de plus en plus grande de la production de la vallée, et témoignent de l'émergence d'un véritable *groupe économique régional* au cours de ces années. Une nouvelle classe d'entrepreneurs prend les moyens de se développer et de se renforcer, en créant en 1961 par exemple, une université privée de formation de cadres techniques et administratifs, le Cetys, filiale de l'*Instituto Tecnológico Superior de Monterrey*, qui complète le système public où font bonne figure l'université autonome de Basse-Californie et sa faculté d'agriculture.

L'évolution démographique, durant toute cette période, se déroule en deux phases. À partir de 1937 et jusqu'à la fin des années cinquante, on assiste à une très forte immigration. Celle-ci suit la distribution des terres et l'emballement de la production agricole qui en résulte. Les surfaces en coton, par exemple, passent de 40000 hectares en 1937 à 130000 en 1950. En 1940, 37 % de la population de la vallée de Mexicali était née dans l'État de Basse-Californie, 52 % dans un autre État et 11 % à l'étranger, reflet de la période antérieure. En 1950, la population de ceux nés dans d'autres États a encore augmenté, elle est passée à 60,3 %. Elle est encore de 60,7 % en 1960 et c'est seulement ensuite qu'elle diminue fortement pour tomber à 44 % en 1980. Les migrations reprendront à partir de 1980, mais cette fois exclusivement vers les villes et dans le cadre du développement de la *maquiladora*.

L'OUVERTURE... SUR QUOI? (DEPUIS 1982)

On a coutume, au Mexique, de dater les changements d'orientation économique et politique en fonction des sexennats présidentiels. De

fait, à partir de la prise de possession de Miguel de la Madrid, qui correspond, en 1982, à la pire crise financière que le Mexique ait traversé, un nouveau cours des choses et un nouvel état d'esprit vont radicalement modifier les logiques d'organisation de l'espace. L'un des maîtres mots de la réforme mexicaine, qui s'accélère considérablement avec l'arrivée au pouvoir de Carlos Salinas de Gortari, est l'ouverture. Ouverture des frontières en premier lieu. La seconde orientation, c'est le désengagement de l'État, les régions ne seront plus l'objet d'une attention, ou d'une volonté politique d'aménagement du territoire, mais se développeront en fonction de leur situation dans les nouveaux réseaux d'échanges internationaux. La vallée de Mexicali, région frontrière, est au cœur des changements, face à la Californie.

La première conséquence, ici, c'est le développement de la *maquiladora*. Dans cette étude axée sur une région agricole, on ne s'attardera pas sur ce phénomène amplement commenté dans de nombreuses publications. Notons simplement que Mexicali, en une dizaine d'années, voit la création de 21 300 emplois industriels dans 149 établissements et que cela représente environ 80 millions de dollars en salaires et prestations sociales en 1990. À ces chiffres, il convient d'ajouter ceux de l'autre ville de la vallée, San Luis Rio Colorado, où 2 260 emplois sont également créés (INEGI). La grande majorité des sièges sociaux des *maquiladoras* installées ici, se trouve en Californie. La vallée compte aujourd'hui 714 000 habitants (recensement de 1990) dont 500 000 environ pour la seule ville de Mexicali. Le comté d'*Imperial Valley* ne compte, lui, que 108 000 habitants, dont 70 % sont d'origine mexicaine.

Dans le domaine agricole, les deux logiques économiques suivies auparavant des deux côtés de la frontière, ont évidemment abouti à des différences. Le système d'irrigation et de drainage est techniquement supérieur au nord, mais, du côté américain, les paysans, les *farmers*, sont en train de disparaître. Cinq grandes sociétés se partagent les trois quarts des superficies, rachetant ou louant leurs terres aux anciens occupants, devenus pour beaucoup, rentiers à San Diego (ROMAN CALLEROS, 1991). Ces grandes compagnies s'appuient sur une quantité d'entreprises de sous-traitance, qui vont de l'irrigation par aspersion à l'engagement de main-d'œuvre, de l'épandage de fertilisants à la location de machines agricoles. Il s'agit d'un système financier, dont la logique de rentabilité peut aboutir à une sous-utilisation du potentiel, de forts rendements ne correspondant pas nécessairement à la plus grande source de bénéfiques.

Au sud de la ligne frontière toute la terre, ou presque, est encore entre les mains de petits exploitants, propriétaires ou *ejidatarios*, la distinction devenant d'ailleurs de plus en plus ténue quant aux

systèmes de production. La facilité traditionnelle que procurait le recours à un crédit subventionné, à des prix garantis et à des techniques éprouvées, qui s'appliquaient très bien au blé, au coton ou aux fourrages, est remise en cause. L'État va se défaire du système d'irrigation qui, dans les années qui viennent, va être remis entièrement à la gestion des agriculteurs. Les prix garantis disparaissent et le crédit se dirige vers les productions les mieux commercialisées et les agriculteurs les plus efficaces. Des initiatives naissent chez les uns tandis que d'autres, même parmi les *ejidatarios*, se laissent tenter par les formules d'agriculture sous contrats. Celles-ci peuvent prendre des formes diverses mais, de plus en plus, elles concernent la totalité du processus de production et de commercialisation. Les contrats s'appliquent à la production légumière, à l'asperge, à l'oignon, à la laitue, au melon etc. Ils sont proposés par des sociétés ou des *brokers* américains, qui agissent par l'intermédiaire d'agents mexicains installés au nord.

Plus de 20000 hectares, certains disent 30000, sont ainsi cultivés. Entre 1981 et 1989, les chiffres officiels de surfaces en légumes, sous-évalués, sont ainsi passés de 7600 hectares à 19700 hectares. Sur 10 % de la surface cultivée, cela représente 25 % de la valeur totale de la production, contre 11 % il y a dix ans (statistiques de la SARH [secrétariat à l'Agriculture] compilées par BERNAL RODRIGUEZ, 1991). 90 % de la production sont destinés aux marchés urbains californiens. La valeur de la production concernée représente, en 1989, plus de 60 millions de dollars, en rapide accroissement.

La Californie a trouvé là une vaste zone maraîchère où la main-d'œuvre est 3 à 4 fois moins chère, l'eau 6 fois moins chère et la rente foncière 2 à 3 fois moins chère, selon la qualité des sols, que dans le district d'*Imperial Valley*. La concurrence des producteurs américains, pour certains légumes, est contrôlée habilement par les règlements sanitaires. La *maquiladora* agricole est l'expression d'un moment. Tout cela est éminemment changeant et basé sur l'utilisation, par l'esprit d'entreprise, avant tout américain, des différences générées par la frontière.

Mais du côté mexicain, les atouts ne sont pas inexistantes. Les groupes économiques locaux commencent à être bien introduits au nord où ils ne craignent plus de monter des affaires en liaison avec la forte colonie hispanique. D'autres entreprises mexicaines, régionales ou nationales, s'intéressent au marché californien. *Bimbo*, l'une des grandes entreprises mexicaines de boulangerie industrielle, vient d'installer une fabrique à Mexicali où elle utilise le blé de la vallée, pour placer sur le marché des *chicanos* de Californie des produits mexicains. *Televisa*, le premier groupe de télévision mexicain, fait de même pour la production de vidéocassettes.

C'est donc un nouveau chorème d'organisation de l'espace que l'on peut construire pour la période actuelle (fig. 7). Diverses forces s'y mettent en place et il n'est pas aisé de déterminer le sens de leur résultante. Ce qui semble important c'est que, contrairement aux deux périodes précédentes, l'une caractérisée par une domination totale des logiques réticulaires, l'autre par une prépondérance des logiques territoriales, et en particulier de la logique territoriale nationale, nous entrons dans une phase où deux types de logiques

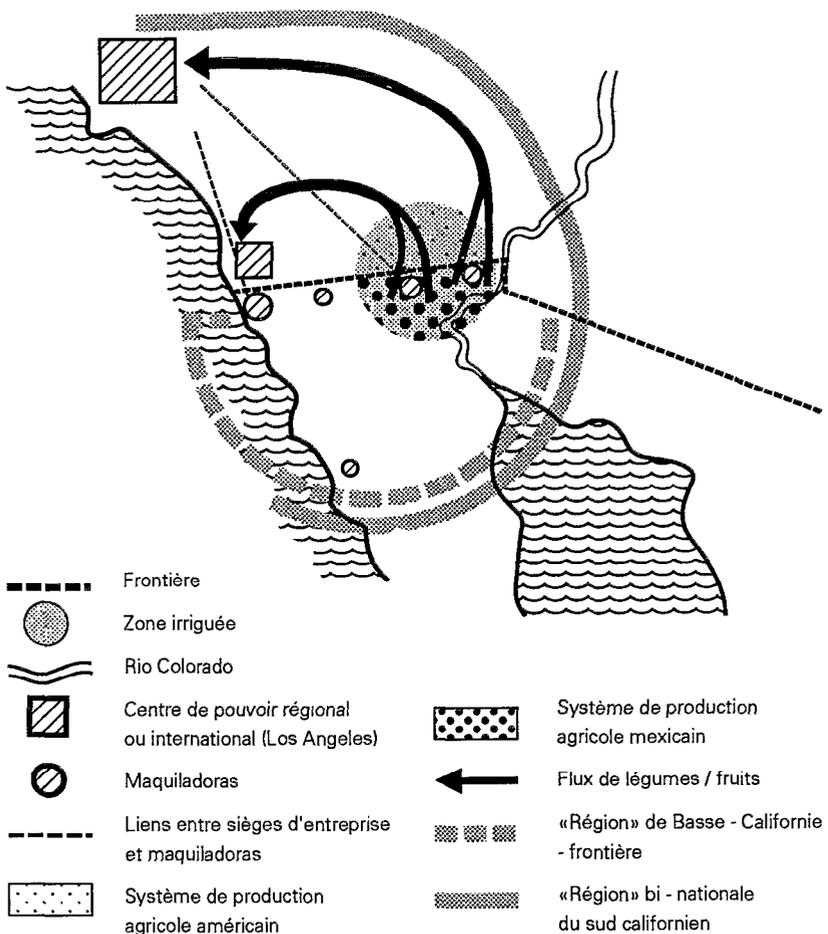


FIG. 7. — Schéma d'organisation de l'espace, phase 3 (période actuelle); équilibre apparent des influences réticulaires et territoriales; ouverture de la frontière; multiplication des échanges; rôle essentiel des acteurs de la grande région californienne et cohésion plus affirmée de la Basse-Californie.

semblent se superposer : réseau des grandes sociétés, des investissements, de la *maquiladora*, des migrations d'une part, mais développement des groupes régionaux mexicains et d'un ensemble « grande Californie » d'autre part.

À Mexicali, comme à Calexico, les chaînes de télévision captées sont aussi nombreuses en anglais qu'en espagnol. La classe moyenne mexicaine, qui fleurit de façon évidente dans les nouveaux grands centres commerciaux de la ville, plus grands et plus modernes, désormais, que ceux d'*Imperial Valley*, a l'obsession du niveau de vie de ses voisins. Cette fois, elle a l'impression qu'avec les changements actuels, elle va peut-être pouvoir l'atteindre. À l'égal des groupes dirigeants locaux, elle a le sentiment d'appartenir à une frange particulière de la Grande Californie. Que peuvent donc un million et demi d'habitants, au sud, face aux 27 millions de Californiens au nord de la frontière ? C'est oublier la communauté de 7 millions de *chicanos* installés en Californie. La progression sociale et démographique de ceux-ci est réelle. Ils forment déjà 40 % de la population de Los Angeles. Le jour où les groupes régionaux de Basse-Californie auront pleinement développé leurs appuis de ce côté-là, alors, la reconquête de la Californie aura vraiment avancé...

Dans le domaine purement agricole, les handicaps de la vallée de Mexicali à la modernisation comme la taille des propriétés, le régime foncier, l'infériorité des techniques, constituent des différences qui ne sont pas nécessairement négatives aux yeux de ceux qui participent le plus activement à sa transformation : les marchés du nord. L'agriculture américaine, impressionnante d'efficacité, produit à un coût élevé. Elle consomme 90 % de l'eau disponible dans l'ouest américain, lorsque les villes en manquent. Elle utilise à l'excès fertilisants et pesticides que la pression écologiste répudie de plus en plus vivement. Dès lors, comment produire à un coût inférieur et sans contaminer l'environnement américain ? De toute évidence, et insensiblement, de véritables zones de production agricole « américaines » sont en train de se constituer, un peu partout sur le continent. Mais la plus proche du marché californien, le plus dynamique des États-Unis, c'est la *vallée de Mexicali*.

REMERCIEMENTS :

Nous remercions particulièrement Jesús Roman Calleros, responsable de l'antenne de Mexicali du Colegio, dont les remarques ont suscité notre recherche et qui nous a fourni une grande partie de l'information dont nous avons disposée, ainsi que Francisco Bernal Rodriguez qui nous a également apporté un précieux concours.

PRINCIPAUX ENTRETIENS :

Dr. R. Ayala, Director Institute for Border Studies, San Diego State University; Dr. Arturo Gonzalez, hydrologue, conseiller à la SARH Mexicali; Ing. Luis Gonzalez

Ruiz, président du CNC de la Vallée de Mexicali; Dr. Arturo Ranfla, Directeur del Instituto de Investigaciones Sociales, UABC, Mexicali; Ing. Jesús Roman Calleros et Francisco Bernal, du Colegio de la Frontera Norte, Mexicali; Martha Stamalis Maldonado, chercheur de l'Instituto de Investigaciones Sociales, UABC, Mexicali.

BIBLIOGRAPHIE

- ANTHEAUME (B.), DELAUNAY (D.) et PORTAIS (M.), 1987. « L'abeille et l'araignée », *Bulletin de liaison*, Orstom, Dt. H., N° 7 : 3-6.
- APPENDINI (K.), 1988. *El papel de la agricultura en el desarrollo nacional : una reflexión sobre la agricultura de la Frontera Norte. Cuadernos de trabajo*, Tijuana, Colegio de la Frontera Norte, *multigr.*, 36 p.
- BERNAL RODRIGUEZ (F.), 1991-a. *Eficiencia y productividad agrícola en el Valle de Mexicali*, Mexicali, Colegio de la Frontera Norte, *multigr.*, 7 p.
- BERNAL RODRIGUEZ (F.), 1991-b. *Estadísticas básicas sobre cultivos del valle de Mexicali (1977-1990)*, Mexicali (fuente - Dto. de Estadística CNA), Colegio de la Frontera Norte, *multigr.*, 14 p.
- BONIFAZ HERNANDEZ (R.), 1987. « Baja California » in *Vision Histórica de la Frontera Norte de Mexico*, Tomo III, Mexicali, UABC : 131-144.
- BUENOSTRO CEBALLOS (A., éd.), 1990. *Fronteras en Iberoamérica ayer y hoy*, Mexicali, UABC, 2 tomes, 381 p. et 340 p.
- BUSTAMANTE (J.), 1990. « Subsidio claro como el agua », *l'Excelsior*, 6 août 1990.
- INEGI. *Anuarios estadísticas*, maquiladora 04/91, Aguascalientes, Mexique.
- JOHNSTON (B. E.), LUISSELLI (C.), CARTAS (C.) et NORTON (R.), 1987. *U.S.-Mexico relations, agriculture and rural development*, Stanford Californie, Stanford Univ. Press.
- OFFICE OF AGRICULTURAL COMMISSIONER, 1985 à 1990. *Imperial Country. Agricultural crop and livestock report*.
- PEREZ ESPEJO (R.), 1986. « Principales características de la agricultura en los estados fronterizos : evolución del patrón de cultivos », *Estudios fronterizos*, año III, n° 9, UABC, Mexicali.
- PORTAIS (M.), 1989. *Reconversion et nouveaux espaces réticulaires au Mexique*, Paris, Credal, Documents de recherche du Credal, 14 p.
- RANFLA (A.), 1987. « Polarización y Subregionalización de la producción agrícola y el comercio en la Frontera Norte », *Ciencias Sociales*, serie 3, n° 4, UABC, Mexicali, 60 p.
- ROMAN CALLEROS (J.), 1990. *Origen y desarrollo de dos áreas de riego*, Tijuana, Colegio de la Frontera Norte, 184 p.
- ROMAN CALLEROS (J.), 1991. *El futuro de la Agricultura Mexicana en el contexto del Acuerdo de Libre Comercio*, Mexicali, Colegio de la Frontera Norte, *multigr.*, 7 p.
- ROMAN CALLEROS (J.), BERNAL (F.), LARES BOCANEGRA (V.) (éd.), 1989. *La Problemática del agua en usos agrícolas en el Valle de Mexicali*, Mexicali, Colegio de la Frontera Norte, 118 p.
- SANCHEZ RAMIREZ (O.), 1990. *Crónica agrícola del Valle de Mexicali*, Mexicali, UABC, 274 p.
- STAMALIS MALDONADO (M.), 1987. « El Valle de Mexicali : agricultura e inversión extranjera (1901-1986) », *Estudios fronterizos*, año V No. 12 - 13 : 41-51.

- STAMALIS MALDONADO (M.). 1991. *Reporte de investigación : Agricultura e inversión extranjera en el valle de Mexicali*, édition provisoire, Mexicali, UABC : 136-153.
- WALTHER MEADE (A.), 1991. *Origen de Mexicali*, 2^e édition, Mexicali, UABC, 170 p.
- WALVEN (J.) et MOSTHOFF (A.), 1987. *California-Mexico agricultural relations*, Californie, San Diego State University, Institute for Regional Studies of the Californias.
- ZAZUETA (C). *La formación de la Frontera Norte : el caso de Baja California*, Colegio de México, mémoire de maîtrise, cité par STAMALIS (1987 : 43).